



Roland Mousnier a dit de Jean Meyer, décédé le 18 avril 2022 à l'âge de 97 ans, qu'il était « un des esprits les plus créateurs de l'Université de France ». J'ai, pour ma part, fait sa connaissance en préparant l'agrégation en 1978 alors qu'il venait tout juste d'être élu à la Sorbonne. Il donnait des enseignements à l'École Normale Supérieure de jeunes filles à un petit groupe privilégié, sous forme de séminaire, faisant part de ses recherches et de ses hypothèses, bousculant les idées reçues et abordant avec une rare hauteur de vue la question au programme — « Les Amériques aux XVI^e-XVIII^e siècles » — à partir de problématiques exposées dans *Les Européens et les autres de Cortès à Washington* (A. Colin, 1974) et développées par la suite dans *l'Histoire du sucre* (1989). J'ai ainsi pu découvrir et apprécier ses exigences intellectuelles, sa profonde culture humaniste et ses compétences techniques, ses multiples curiosités, sa volonté de transmettre un savoir et les clefs pour comprendre, sa bienveillance et sa disponibilité. Après avoir réalisé mes premières recherches avec François Crouzet, j'ai eu le privilège de travailler sous sa direction pour ma thèse de doctorat d'État et bien que mes travaux n'aient pas porté sur un thème qui lui était familier, j'ai tiré le plus grand profit des discussions animées que nous avons eues durant les longues années d'écriture de ces grandes thèses à présent disparues. Jean Meyer haïssait le « prêt à penser » et ne manquait pas d'engager ses disciples dans des chemins assez ardues et parfois risqués. Il aimait les défis et poussait à les relever. Son histoire, singulière à tous égards, avait nourri son profond mépris pour le conformisme.

Dans les fragments de mémoires manuscrits qu'il a laissés, il évoque avec un respect ému ses jeunes années : son père, un blessé de la Grande Guerre envoyé sur le front allemand de l'Est, était un grand francophile et un instituteur très exigeant ; il évoque aussi son Alsace natale et les années passées chez les jésuites de Metz. Né le 11 novembre 1924, Jean Meyer fut rattrapé par l'histoire. Dès 1939, il est réfugié en Haute Vienne et scolarisé chez les jésuites de Poitiers quand, en juin 1940, sa famille décide de rentrer en Alsace occupée. Ses mémoires s'arrêtent là : des années 1940-1945, il refuse de parler aux siens. Enrôlé comme « malgré nous » dans la Wehrmacht, il est expédié sur le front russe « un monde infernal de sang, de souffrances et de peur permanente où la mort est partout ». Il va successivement porter les uniformes allemand, russe, anglais et français et, selon ses propres termes, « travailler dans le renseignement ». Il dit seulement avoir traversé cette guerre « en somnambule » « sans jamais vouloir mettre ses parents en danger, dans la confiance en sa survie et dans le ciel ». Jean Meyer est resté hanté par cette expérience indicible. Il a toutefois trouvé en lui la force de ne pas haïr les Allemands et il a conservé des relations avec le monde communiste, sans en partager l'idéologie.

En 1945, le retour est difficile. A 21 ans, Jean Meyer reprend à Strasbourg des études interrompues (1946-1948). Agrégé d'histoire (1952), il enseigne tout d'abord au collège de Barr (1949-1952) puis commence à Nantes sa carrière de professeur au lycée Clemenceau (1952-1960). Inscrit en thèse à la Faculté des lettres de Rennes, il choisit pour le diriger Henri Fréville, maire de Rennes (MRP, 1953-1977), spécialiste des temps modernes (*L'intendance de Bretagne, 1689-1790*, 1953) et du nationalisme breton pendant la guerre. Le sujet de sa thèse principale porte sur *La noblesse bretonne au XVIII^e siècle* (1966), et celui de sa thèse complémentaire sur *L'armement nantais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle* (1969). Après deux années au CNRS (1960-1963), il est élu à l'Université de Rennes (1963-1978) où il dirige en 1969 le Centre de recherches historique armoricain. Devenu Breton, il installe sa bibliothèque à Bécherel, le village du livre ancien, dans un vieux prieuré. Il participe à *l'Histoire de la Bretagne* (Privat, 1969), aux *Documents d'histoire de la Bretagne* (1970), à *l'Histoire de Rennes* (1972). La Bretagne le conduit vers les questions maritimes auxquelles il porte un intérêt particulier, qu'il s'agisse de problèmes économiques et politiques, stratégiques ou techniques. Élu à la Sorbonne (Paris-IV) en 1978, il y enseigne jusqu'en 1992 et y dirige le prestigieux Laboratoire d'histoire maritime (CNRS) où il anime des séminaires fréquentés par les historiens comme par les militaires, où les aspects pratiques ne sont jamais négligés au profit des théories. Sous sa féconde impulsion, l'histoire des ports, de la construction navale, du commerce, de la guerre maritime et l'histoire coloniale (*Esclaves et négriers*, Gallimard, 1985 ; *Histoire du sucre*, Desjonquères, 1989 ; *Histoire de la France coloniale*, A. Colin, 1991) connaissent de brillants développements.¹

Les publications de Jean Meyer sont à l'image de sa curiosité : foisonnantes et très variées. D'un naturel pudique, il n'a pas sacrifié à la mode narcissique des « égo-histoires », mais son cheminement peut se suivre dans le dédale de ses publications dont on ne mentionnera ici que quelques titres pour mémoire. A la liste publiée dans le volume des *Mélanges* qui lui ont été consacrés², il convient d'ajouter son *Louis XV ou le scepticisme politique* (2003) ou *L'Éducation des princes du XV^e au XIX^e siècle* (Perrin, 2004), un sujet qui a toujours intéressé ce grand pédagogue qui livre ici une synthèse de ses vastes lectures.

Plusieurs fils conducteurs relient tous ces ouvrages : en premier lieu, l'amour du document auquel il revient toujours, même si la vérité dérange. En second lieu, une méthode qui consiste à changer les perspectives, à tourner autour d'un sujet pour l'envisager sous les points de vue les plus variés et parfois inédits. Jean Meyer, fort de son expérience, a accordé la plus grande attention aux contraintes économiques et aux aspects pratiques et techniques, le plus souvent méconnus. Enfin, il a aussi procédé par mises en perspectives, comparaisons, changements d'échelle, et, parfois, provocations. *Le poids de l'État* (PUF, 1983) est à cet égard révélateur : Jean Meyer y traite de l'Ancien Régime, des XIX^e et XX^e siècles, des deux guerres mondiales, des Trente Glorieuses, de l'État face à l'avenir ; de la France, de l'Europe ; des dépenses nées de la guerre avec leurs contraintes économiques et financières aux dépenses de l'État social. En outre, il n'était pas à ses yeux, de connaissances sans comparaisons : l'Europe est le cadre familial de ses analyses : *Noblesses et pouvoirs dans l'Europe d'Ancien Régime* (Hachette, 1979), *L'Europe des Lumières* (Horwarth, 1989), *Guerre et paix en Europe au XVII^e siècle* (Sedes, 1991), *Les Marines de guerre européennes* (avec M. Acerra, PUPS, 1998). Il avait en chantier une histoire des postes européennes (XV^e-1850/1880), restée inachevée.

¹ M. Acerra, Ph. Haudrère, M. Vergé-Franceschi, A. Zysberg : « Jean Meyer et le renouveau de l'histoire maritime » dans *États, marine et société*, Hommage à Jean Meyer, PUPS, 1995, p. xxi-xxvii.

² *État, Marine et société. Hommage à Jean Meyer*, textes réunis par M. Acerra, J.-P. Poussou, M. Vergé-Franceschi et A. Zysberg, PUPS, 1995, p. xi-xix.

Enfin, pour Jean Meyer, il n'était pas d'histoire sans chronologie, sans « pesées » démographique et économique. Il s'est aussi attaché aux hommes de pouvoir, prenant plaisir au genre biographique : *Colbert* (Hachette, 1981), *le Régent* (Ramsay, 1985), *La naissance de Louis XIV* (Complexe, 1989), *Bossuet* (Plon, 1993, prix Gobert de l'Académie française).

Jean Meyer fut aussi un ami attentif et généreux. S'il a noué des liens forts avec certains de ses élèves et avec quelques collègues choisis, à la Sorbonne, en France et en Europe, il n'a jamais rejeté les Allemands ni l'Allemagne. Sa rencontre avec Klaus Malettke à l'occasion du colloque organisé pour le tricentenaire de la mort de Colbert (1983), a initié une exemplaire collaboration universitaire et de multiples échanges au fil des ans. Jean Meyer fut docteur *honoris causa* de l'Université de Marburg (1994), comme Klaus Malettke le fut de la Sorbonne. Jean Meyer fut officier de l'Ordre du mérite de la République fédérale (1995) ; Klaus Malettke reçut la Légion d'Honneur, après Jean Meyer qui, gaulliste dès l'appel du 18 juin, a attendu jusqu'en 2003 cette tardive reconnaissance.

Chantal GRELL
Professeur d'histoire moderne
Université de Paris-Saclay